

# Le Cycle de Rune

ARTUS Guilen

Et

La rune de l'Enchanteur

LeBOR 1

UHRUZ

*La magie de la toile est devenue le tuteur de  
notre vie, mais elle n'empêchera nullement de  
s'accomplir notre funeste destinée.*

**Thomas Howell**

# 1

## PAR une longue nuit d'orages

**D**ans quelques jours, les cours prendraient fin. Profitant du calme retrouvé, le collège de Lann Moor accueillerait les premières épreuves du brevet de fin d'études. Bientôt, les livres de classes reprendraient leur place sur les étagères de l'imposante bibliothèque, soigneusement rangés et ordonnés.

Mary marchait d'un pas nonchalant sur le chemin de terre séparant l'arrêt de bus de la maison de ses parents. Elle avait beau fouiller dans sa mémoire, mais il lui était impossible de se souvenir d'une journée aussi écrasante de chaleur, et elle commençait à regretter la longue période pluvieuse des semaines précédentes. Cependant, elle goûtait avec délice la fraîcheur prodiguée par l'ombre des arbres. Dans ce moment de calme, elle savourait le plaisir de flâner dans une nature exhalant ses parfums à profusions.

Jeté négligemment sur l'épaule, son sac à dos lui semblait plus léger qu'à l'ordinaire. Elle remarqua à chacun de ses pas, une drôle de petite volute de poussières s'élever dans les airs et retomber un peu plus loin. Absorbée par ses pensées, elle songeait parfois aux vacances scolaires ; elle devait faire preuve de patiente ...

Le domaine familial des O'Brien apparut après un dernier virage. La maison au toit de chaume se dressait au milieu d'un vaste jardin fleuri, encadré par une allée de chênes plusieurs fois centenaires. Elle trônait, tel le maître du lieu, évoquant davantage un vestige du passé plutôt qu'une habitation typique de la région. Les épais murs de granit garantissaient une fraîcheur matinale tout au long de la journée en dépit des chaudes températures de l'après-midi. Cette demeure, pleine de solennité et de

douceur de vivre, constituait depuis toujours l'âme bienveillante de ce lieu.

Il y avait un peu plus de quatorze ans, que son père, Jack O'Brien, avait délaissé sa terre natale pour venir s'installer dans cette authentique contrée celte - une des dernières régions encore sauvage de la Bretagne du nord - et vivre douillettement dans cet endroit au charme si particulier. Ses parents avaient quitté l'Irlande peu de mois avant sa naissance. Jack O'Brien, océanographe réputé, avait profité d'une courte saison pour y poursuivre un cycle d'études. Initialement prévue pour durer six mois, la mission confiée par sa compagnie se prolongea au-delà de cette période. Suite à la mort en couches de sa femme, il décida contre l'avis de tous d'élever seul sa fille et de vivre désormais dans cette ancienne province celte. Il finit par se remarier deux ans plus tard avec une artiste peintre, originaire d'Irlande, tout comme lui.

L'été approchait à grands pas. Avec cette température pulvérisant un nouveau record, Mary se dit que sa longue chevelure rousse lui deviendrait rapidement insupportable. Demain, aurait lieu la grande fête de la musique. Depuis l'âge de huit ans, elle participait activement à la célébration du premier jour du solstice. Pourtant, cette fois-ci, elle attendait un autre événement avec impatience. Un événement qui resterait gravé à tout jamais dans sa mémoire : la grande éclipse de soleil.

La dernière s'était déroulée il y a mille cinq cents ans, et la rareté du phénomène avait de quoi exalter les esprits, même les plus rétifs. Le directeur du collège avait décidé de mettre à profit cette journée exceptionnelle, en organisant une grande journée pédagogique sur le thème de l'astronomie populaire.

Mary jeta un œil rapide sur sa montre. Dans une heure au plus, Artus l'aurait rejoint, et ils reprendraient les révisions là où ils les avaient abandonnées la veille. Contrairement aux autres jours de la semaine, les cours avaient pris fin en plein milieu de l'après-midi. En ce dernier jour de printemps, Mary ne songeait qu'à une chose : utiliser ses quelques heures de loisirs supplémentaires pour s'immerger dans des révisions qu'Artus aurait

jugées longues, fastidieuses, et terriblement ennuyantes. Et cette chaleur. Elle soupira à l'idée que les motifs d'abrégé ces interminables journées étaient devenus malheureusement trop peu nombreux.

Douée et d'un caractère bien trempé, Mary faisait preuve d'une détermination sans limite, aussi bien dans son travail que dans tout ce qu'elle entreprenait. Ces professeurs n'hésitaient pas à la qualifier d'étudiante brillante, et l'avaient hissée malgré elle au rang d'élève modèle. Pour Mary, le brevet était devenu un enjeu crucial, comme l'un des éléments de la clé de voûte charpentant son long parcours scolaire. Cependant, il y avait une chose qu'elle haïssait par dessus tout : le hasard. Et encore plus, s'agissant des examens clôturant sa dernière année de collège. Elle avait placé cette épreuve au rang de challenge, à l'opposé extrême des préoccupations de son ami et camarade de classe, Yann Artus Gwilen, surnommé Artus par tout le monde. Pour lui, cet examen n'était qu'une difficulté de plus à surmonter parmi celles jalonnant son univers par trop quotidien.

Les cheveux noirs en débâcle et le teint pâle, Artus était considéré de l'avis même de Mary comme un garçon très singulier. D'un caractère rêveur, il adorait se réfugier dans le passé plutôt que d'affronter à son grand désespoir le temps présent. Leurs routes s'étaient croisées durant l'année de cinquième, et depuis lors, n'avaient plus divergé.

Elle sourit l'espace d'un instant. Elle se remémora l'extraordinaire concours de circonstances qui avait fait naître cette étroite complicité. Elle s'en souvenait avec la fraîcheur d'un événement qui aurait eu lieu la veille.

Ils assistaient tous deux au cours du professeur d'Anglais, Miss Mooney, une écossaise pure souche. Malgré les nombreuses années passées à exercer dans ce collège de Bretagne, elle était parvenue à conserver son accent si typique.

Ce matin là, Miss Mooney avait voulu marquer les esprits des jeunes élèves en organisant à l'improviste un de ces redoutables contrôles écrits, à l'origine de sa légendaire réputation.

Alimenté par l'océan voisin, un puissant vent soufflait sans relâche depuis les premières heures du jour, et les fortes bourrasques engendraient parfois de véritables tornades dans la cour intérieure de l'école.

Dans la chaleur douillette de la salle de cours, régnait un silence morne, ponctué à de rares intervalles par de légères quintes de toux. Pour une fille d'Irlandais, ce devoir ne représentait aucune difficulté, mais Mary exigeait d'elle-même rigueur et concentration. D'un geste malencontreux du coude, elle envoya voltiger un de ses stylos hors de sa table. Comme à son habitude, Miss Mooney serpentait les allées, et le rattrapa d'une main experte avant qu'il n'atteigne le sol. Mary tourna la tête et remarqua la main tendue du professeur. Elle s'apprêta à la remercier lorsqu'au contact de l'objet, une vision fugitive fusa dans son esprit, comme il lui arrivait parfois d'en vivre la nuit. Elle resta perplexe l'espace d'une seconde. Un visage venait de lui apparaître. Un visage familier. Le visage de la personne tenant son propre stylo entre ses doigts. Ebranlée, Mary balbutia un timide « merci » du coin des lèvres et vit Miss Mooney regagner son bureau d'une démarche tranquille.

A l'extérieur, le vent avait fini par débarrasser les arbres de leurs dernières feuilles automnales. Ne prêtant aucune attention aux événements météorologiques, Miss Mooney s'installa sur sa chaise, imperturbable. Mary songea : il n'y avait plus une seconde à perdre. Dans quelques instants, sa prémonition se réaliserait. Devant un danger qu'elle pressentait comme imminent, elle devait trouver un moyen de lui faire quitter son bureau. De façon méthodique, elle fit défiler dans sa tête les solutions les plus extravagantes, et finalement, se résolut à la plus banale et à la plus directe qui soit.

– Madame ! l'interpella Mary avec conviction. Il y a là dans le texte une phrase dont le sens m'échappe totalement.

– Mademoiselle O'Brien ! répliqua sèchement la professeur d'anglais en ajustant d'un doigt ses épaisses lunettes le long d'un nez trop court. Veuillez-vous préoccuper de votre copie et de rien d'autre, je vous prie !

Cette réponse mit fin d'une manière radicale à une conversation à peine ébauchée.

– Bien Madame, répondit Mary penaude.

Elle ne pouvait se résoudre à rester impassible devant l'inévitable. Face à cet échec manifeste, elle échafauda l'espoir que quelqu'un d'autre y parviendrait, avec plus de chance, qui sait ! Assis à sa droite se trouvait un garçon, plus jeune qu'elle, la main plongée dans sa chevelure noire et épaisse. Il éprouvait incontestablement quelques difficultés à se concentrer sur un devoir que Mary avait jugé de son point de vue d'une simplicité déconcertante. A l'abri des regards, elle griffonna quelques mots sur un bout de papier et le glissa délicatement sur la copie de son voisin. La formule était plutôt directe et sans équivoque.

*Trouve un moyen rapide pour que la prof d'anglais quitte son bureau !*

A la lecture du billet, Artus se tourna vers elle en affichant son étonnement. Mary lui fit signe de se taire d'un geste du doigt, et haussa les épaules pour marquer son embarras.

Artus connaissait peu cette fille, suffisamment cependant pour avoir discuté de temps à autre avec elle dans les couloirs. L'occasion était rêvée. Alors, pourquoi ne pas essayer quelque chose qu'il n'avait encore jamais osé devant personne. Après tout, il n'y avait aucun mal à jouer une bonne plaisanterie à cette vieille chouette de Miss Mooney, pensa-t-il. Artus attrapa sa tête entre ses mains et concentra son regard sur la pile de livres posée dans un équilibre plus que précaire au bord du bureau de la prof. Après quelques secondes, les livres effectuèrent un mystérieux déplacement. Le mouvement fut d'abord imperceptible, ne réussissant à faire bouger l'ensemble que de quelques millimètres. Enfin, le mouvement devint plus net, et les quelques centimètres vers l'extérieur du bureau, finirent inmanquablement par rompre l'équilibre.

Ce fut comme un déclic. Miss Mooney bondit hors de sa chaise tout en essayant de rattraper tant bien que mal la pile d'ouvrages de ses deux mains ouvertes, qui se répandit sur le

carrelage dans un joyeux méli-mélo. Au même instant, une violente rafale arracha l'énorme branche d'un chêne voisin et l'emporta sur quelques mètres. Elle percuta la fenêtre dans un vacarme épouvantable, la pulvérisant en millier d'éclats. Elle termina sa course sur la chaise occupée quelques secondes plus tôt par Miss Mooney, la réduisant à l'état de débris informes.

Mary avait assisté à toute la scène. Bouche bée, elle se tourna vers Artus. Abasourdi lui aussi par l'évènement, il haussa à son tour les épaules pour marquer son étonnement.

De cet épisode qui valut la vie sauve à Miss Mooney - sans qu'aucun des deux protagonistes ne puisse en douter - naquit une amitié sans faille, qui ne cesserait de se fortifier au fil des ans.

Mary se souvenait d'avoir pris conscience de ce don à l'âge de neuf ans. Elle avait préféré ne pas l'ébruiter, même en face des membres de sa propre famille, sans doute par peur des réactions étranges que cela aurait suscité. Elle pensait, à juste titre, qu'il valait mieux enfouir ce secret au plus profond d'elle-même, ce secret qui la rendait souvent perplexe et la mettait mal à l'aise.

Lorsque certaines conditions étaient réunies - sans qu'elle puisse en fournir la moindre explication - Mary parvenait à deviner les évènements bien avant qu'ils se produisent. Elle n'avait jamais voulu en tirer profit, sauf, lors de circonstances exceptionnelles où cette aptitude lui avait rendu quelques services inestimables. En fait, Artus était le seul garçon - et d'ailleurs la seule et unique personne - à qui elle avait fini par révéler toute la vérité sur ce don.

La porte principale était restée grande ouverte lorsqu'elle entra. D'un geste précis de la main, elle fit effectuer à son sac d'école un large vol plané qui atterrit inmanquablement sur le canapé voisin.

– Maman ! Je suis là. T'es où ? lança-t-elle à voix haute à travers le salon.

– Dans la cuisine, répondit la douce voix de madame O'Brien. Je suis en train de sortir les cookies du four.

– OK. Je grimpe dans ma chambre, dit-elle. Artus me rejoint tout à l'heure pour continuer les révisions.

Elle se précipita vers l'escalier conduisant au premier étage, en avalant quatre à quatre les marches. Décidemment, cette journée était d'une chaleur insupportable. Dans la moiteur palpable de l'air ambiant, elle pouvait respirer les yeux fermés comme un parfum mêlé d'électricité.

Tôt dans l'après-midi, les nuages avaient commencé leur étrange manège en se compactant dans le lointain en de vastes panaches blancs sur fond de ciel bleu azur. D'ordinaire, les orages se formaient beaucoup plus tard dans l'après-midi, au crépuscule naissant, lorsque la marée reprenait ses droits sur la côte ; la mer n'était située qu'à une vingtaine de kilomètres de la maison.

Pour l'instant, le vent demeurait plutôt timide. Dans le jardin, les feuilles des nombreux chênes s'agitaient mollement, parcourues par la brise d'un printemps finissant.

Dans sa chambre aménagée sous les toits, la chaleur avait fini par s'accumuler tout au long de la journée, et avait rendu l'atmosphère irrespirable. Elle ouvrit la fenêtre. Le souffle léger du dehors chassa rapidement l'air surchauffé. En s'appuyant sur le rebord, elle apercevait à l'horizon les formes grisâtres des hauts cumulus qui continuaient à s'agglutiner et à développer leurs volutes menaçantes.

– N'oublie pas de refermer ta fenêtre, ma chérie ! dit la douce voix féminine provenant du rez-de-chaussée. L'orage approche.

– Oui maman. C'est promis ! soupira Mary qui aurait préféré mille fois la pluie en cet instant.

Elle se tourna vers son bureau. Sur le mur d'en face, le calendrier punaisé montrait la date du lendemain entourée d'un cercle épais tracé au feutre rouge, et barrée de trois énormes lettres : EDS (initiales pour Eclipse De Soleil). Elle attrapa

quelques livres et se jeta sur son lit avec l'ensemble des révisions à reprendre, lorsqu'elle entendit résonner des pas rapides dans l'escalier. Cette démarche, elle la reconnaissait entre mille. Aucun doute là dessus, c'était celle d'Artus.

– Dépêche-toi ! insista Mary. On a une tonne de révisions à boucler avant le premier exam de la semaine prochaine.

– Même pas le temps de souffler une minute ! récrimina Artus en jetant à son tour son sac d'école sur le lit.

Il reprit sa respiration et s'installa en contrebas du lit, aux pieds de Mary, sur le moelleux tapis en laine.

– Tu sais bien qu'il nous reste pas beaucoup de jours, et qu'on doit être fin prêt, rétorqua Mary en s'emparant du premier livre de la pile.

Devant le peu d'empressement dont faisait preuve Artus pour les études, Mary avait décidé de tout mettre en œuvre pour faire de ce brevet une réussite, et avec la détermination qui la caractérisait, elle était prête à ne reculer devant aucun sacrifice.

Le temps défilait. Les questions et les réponses fusaient de part et d'autres, et Mary n'hésitait pas à reprendre Artus dès qu'elle jugeait la réponse trop évasive ou trop superficielle. A ce petit jeu, Artus cala en premier.

– Mary, ça fait une heure maintenant qu'on révise et tu connais par cœur tout le programme d'histoire et de géo. On pourrait faire une pause ? requit Artus d'un regard plaintif.

– D'accord ! répondit-elle, résignée. Le temps de souffler un peu, et après, on continue ! On a encore les maths, et le français à réviser.

Artus en profita pour extirper une petite boîte en carton du fin fond de la poche de son jean, comme pour apporter une touche de divertissement dans cette atmosphère devenue trop austère à son goût.

– Regarde Mary ! dit-il. C'est un nouveau tour que mon grand-père m'a enseigné la semaine dernière, s'empressa-t-il d'ajouter avec enthousiasme.

Pour trouver grâce aux yeux de Mary, Artus aimait à pratiquer de petits tours de magie dont il lui gardait la primeur. Il sortit une allumette et la plaça entre le pouce et l'index. Il plaça le bâtonnet en bois dans le prolongement de ses yeux, et après quelques secondes d'une intense concentration, il prononça à voix haute, en détachant les syllabes :

– *In-cen-sum*

Le phosphore de l'allumette se mit à rougeoyer et finit par s'enflammer. Artus souffla rapidement la magnifique flamme bleutée qui venait d'apparaître.

– Mon grand-père passe des heures à me raconter ces légendes sur l'époque des Druides et des anciens Ordres Magiques, raconta-t-il. D'après lui, ils parvenaient à maîtriser les forces de la nature.

– Pourquoi te caches-tu pour faire tous ces tours ? lui demanda Mary.

– C'est à cause de mon père, répondit Artus. Quand il apprend que mon grand-père m'en enseigne un nouveau, ça le met hors de lui. Il le sermonne, et lui ordonne d'arrêter de me farcir le crâne avec ces stupides histoires d'ancienne magie.

– En tout cas, tu m'impressionnes ! déclara Mary perplexe. Tu as une idée de la façon dont ça fonctionne ?

– Non ! Mon grand-père dit que c'est en nous. Tout ce qu'il sait, c'est que ça se transmet de génération en génération, sans trop savoir pourquoi. Une lointaine histoire d'héritage ou quelque chose dans le même genre. Et toi ! dit-il en replaçant la boîte dans sa poche. Ça fait combien de temps que tu n'as pas eu une de tes visions nocturnes ?

– Presque deux ans maintenant, soupira-t-elle en saisissant un nouveau livre. Tout ce que je peux te dire, c'est que j'espère sincèrement qu'elles ne reviendront plus jamais me hanter l'esprit la nuit.

TOC TOC TOC ! résonna à la porte de la chambre.

– Vas-y, maman. Entre ! lança Mary.

La tête de madame O'Brien apparut dans l'encadrement. Elle amenait avec elle un plateau garni de cookies encore tièdes et d'un incroyable jus de pommes dont elle conservait jalousement le secret.

– Yann Artus, avec l'orage qui approche, il serait plus sage de rester avec nous ce soir ! dit-elle de sa voix maternelle, teintée de son léger accent irlandais.

– Maman ! Tu peux l'appeler Artus comme tout le monde, répliqua Mary. Ça serait plus simple, tu ne trouves pas ?

– D'accord Mary. Bon, je vais en profiter pour téléphoner chez lui et prévenir qu'il restera dormir ici ce soir, dit-elle en déposant son plateau. Ton père vous conduira au collège, demain matin. Je vais lui préparer une des chambres d'ami, ajouta Madame O'Brien qui referma délicatement la porte derrière elle.

– Allez ! On s'y remet. Il nous reste encore deux heures de révisions avant le repas, dit Mary. Vas-y, ouvre un livre au hasard et jette un coup d'œil au numéro en bas de page. Cinquante trois, annonça-t-elle, avant qu'Artus n'ait eu le temps de vérifier.

– Encore gagné, lâcha-t-il sur un ton blasé.

Au cours du repas, l'orage se mit à éclater le long de la côte et progressait à pas réguliers vers l'intérieur des terres. Poussé par les vents du large, il serait au-dessus de leurs têtes dans quelques heures, tout au plus.

– Artus ! dit madame O'Brien sur un ton bienveillant. Ton grand-père m'a confirmé qu'il n'y avait aucun problème pour que tu passes la nuit ici. Jack vous déposera demain matin, ajouta-t-elle en servant le dîner.

Tout en dégustant une merveilleuse tourte à la viande, la conversation aboutissait invariablement sur le même sujet, le brevet de fin d'année. C'était devenu pour Mary une véritable obsession, au grand dam d'Artus qui ne comprenait pas pourquoi un tel acharnement.

La comtoise du salon, de pur style victorien, fit résonner les neuf heures au son du carillon de Big Ben lorsque les premiers bâillements apparurent sur les jeunes visages marqués par la fatigue. Sans hésiter, ils grimpèrent l'escalier pour gagner leurs chambres respectives. Au loin, ils perçurent le grondement sourd des premiers éclairs.

L'effet bénéfique des révisions se révéla aussi épuisant qu'une longue marche à travers les collines couvertes de bruyères. Ils ne tardèrent pas à sombrer l'un et l'autre dans un sommeil profond.

Etait-ce dû à la présence rapprochée de l'orage, mais le sommeil de Mary se trouva particulièrement agité. Elle se tournait sans cesse dans son lit, ballotée par le rythme des images se déversant dans sa tête. Elles s'enchaînaient à un rythme vertigineux et ne lui laissait aucun moment de répit.

Dehors, un roulement sourd suivi d'un violent coup de tonnerre déchira l'air. Mary contenait son calme avec d'énormes difficultés. Les images lui inondaient la tête dans un flot incessant. Ce qui la troublait le plus, provenait de l'incroyable réalisme, bien supérieure à toutes ces visions vécues dans les années précédentes.

Vers minuit, l'orage passa à l'aplomb de la maison. Les vents se déchaînaient dans une violence accrue. Les rafales de vent ballottaient les arbres du jardin comme de vulgaires fétus de paille. Rien ne pouvait résister à une telle force de la nature, encore moins les chênes millénaires de la forêt de l'observatoire. Les éclairs déchiraient l'air à une cadence infernale. Dans un ballet improvisé, ils illuminaient de leur lumière crue chaque détail du paysage environnant, les rendant aussi visibles qu'en plein jour. La pluie ne tarda pas à tomber, violente et drue, faisant sonner ses gouttes sur les lattes des volets en bois.

La lumière des éclairs s'invitait à l'intérieur même de la chambre, projetant des ombres fantasmagoriques à travers les fentes des persiennes. Sans raison apparente, une image incroyable se dessina dans sa tête, comme un crayon à papier ré-

vélant le relief d'une pièce de monnaie à travers un calque. Des formes semblables à un brouillard informe prirent naissance sous l'aspect d'une multitude de petits nuages cotonneux. Les secondes s'écoulant, elles perdaient au fur et à mesure leur caractère indéfinissable. Ces silhouettes aux contours improbables devinrent palpables, dévoilant enfin leurs traits exacts.

Elles étaient cinq, dressées autour d'elle. Ces choses la dévisageaient de leur regard intense et glacial. Ces êtres qui n'étaient rien d'autre que de vulgaires esquisses grossières, avaient pris une consistance concrète. Elles évoquaient dans l'esprit de Mary des statues de marbre, droites et immobiles, éclairées par la clarté d'une nuit de pleine lune. A l'oreille, elle distingua un bruit de fond qu'elle finit par reconnaître ; le bruissement léger des feuilles, sans aucun doute la présence voisine d'une forêt. Les formes intrigantes s'avançaient vers elle, la ceinturant de toute part, lui coupant toute retraite.

Lorsqu'elles furent presque à la toucher, son regard se détourna brusquement et se figea sur un étrange monolithe tout proche. Malgré son aspect familier, elle éprouvait d'énormes difficultés à le reconnaître. Brusquement et sans en comprendre la raison, elle fut entraînée dans une chute vertigineuse, vers un puits sans fond. Quelques secondes plus tard, elle émergea à l'intérieur d'une construction ancienne. Cherchant à capter la moindre parcelle de lumière, ses pupilles dilatées s'ouvrirent sur un tombeau ne contenant plus que le corps sec et décharné d'un vieux guerrier celte. Elle l'identifia par les lambeaux des riches vêtements brodés qui lui couvraient encore le torse, et par un casque couvert de motifs étranges. Derrière lui, se trouvait dissimulée les arcades d'une porte sombre, à demi enfouie dans un sol jonché d'ossements aux origines diverses. Il la dévisageait, la fixant d'un regard impassible, avec la cavité de ce qui avait dû autrefois contenir des yeux.

Devant l'horreur, Mary ne put réprimer un hurlement de terreur. Elle se redressa d'un bond sur son lit, avec l'heureuse conséquence d'interrompre immédiatement ce rêve macabre.

De larges perles de sueur lui coulaient le long des tempes. Dans le souvenir de ses visions nocturnes, jamais elle n'en avait connu une aussi morbide. Mais comme tant d'autres, elle resterait tout aussi inexplicable.

Réagissant à la voix de Mary, Artus déboula dans sa chambre et actionna l'interrupteur, répandant dans la chambre une lumière bienfaisante. D'un bond, il se précipita vers elle.

– Mary ! J'ai entendu ton cri, dit-il préoccupé. Tout va bien !

– Toujours ces maudites visions, haleta Mary qui cherchait à reprendre son souffle.

Le caractère réaliste du cauchemar qu'elle venait de vivre, l'avait terriblement éprouvée. Ce cri n'avait pas réveillé qu'Artus. Madame O'Brien surgit à son tour dans la chambre, en nouant en toute hâte les cordons de sa robe de chambre.

– Mary, que se passe-t-il ? demanda-t-elle anxieuse.

Elle s'assit sur le bord du lit et lui caressa délicatement le visage d'une main maternelle, cherchant à calmer son angoisse.

– Ce n'est rien maman, répondit Mary pour la rassurer. C'est juste un cauchemar. Sans doute à cause de l'orage.

– Ce sont plutôt toutes ces révisions ! récrimina-t-elle. Tu n'as pas besoin de te surmener pour un simple brevet de fin d'étude. Tâchez de dormir tous les deux maintenant. Demain, une longue journée vous attend.

Tranquillisée, madame O'Brien se leva et prit soin d'allumer une petite lampe de chevet placée sur le guéridon tout proche. Elle sortit en éteignant la lumière principale, laissant flotter une douce lumière ambrée.

– Tu ne veux pas me décrire ta vision, lui suggéra Artus sur un ton amical. Ça t'aiderait à retrouver le sommeil.

– Je te raconterai tout ça demain, y compris les détails, lui confessa Mary qui retrouvait peu à peu sa respiration.

A l'extérieur, la pluie avait cessé. Mais les éclairs continuaient leurs danses incessantes. Le grondement sourd

s'espaçait peu à peu, indiquant que l'orage prenait enfin de la distance.

Mary glissa un bref coup d'œil à son réveil matin posé à côté d'elle.

– Mince ! Une heure du matin, lâcha-t-elle. Il faut dormir. Demain c'est l'éclipse et il est hors de question que je manque ce spectacle, sous aucun prétexte.

Elle remercia Artus de sa sollicitude. Il éteignit la lampe en sortant, et referma délicatement la porte derrière lui.

Maintenant, il s'agissait d'évacuer toutes ces images qui l'avaient secouée. Du bout des doigts, elle chercha à tâtons son baladeur, et ajusta les écouteurs. La musique n'était-elle pas encore le meilleur moyen de retrouver une certaine sérénité ?

Au bout d'une dizaine de minutes, les paupières commencèrent à cligner, devenant lourdes et pesantes. D'un geste presque mécanique, elle éteignit le lecteur et ôta les oreillettes. L'esprit libéré, elle retrouva rapidement un sommeil réparateur. Elle s'endormit profondément, rassérénée, jusqu'à l'heure du réveil.

Dans la nuit, l'orage poursuivait son inexorable cheminement, s'affranchissant sans vergogne des distances. Quelques heures plus tard, il atteignit la grande forêt de l'observatoire. Les éclairs n'avaient pas faibli, bien au contraire, ils jaillissaient et embrasaient l'air dans un flamboiement irréel. Chaque coup de tonnerre grondait comme un roulement de tambour, abattant sa lancinante musique. La pluie drue qui les accompagnait, n'épargnait pas non plus la moindre parcelle de terre.

Sans le moindre signe précurseur, un éclair d'une puissance inouïe zébra le ciel nocturne et s'abattit de plein fouet sur un vieux chêne millénaire. L'arbre qui avait sagement grandi au centre d'un vieux Kern celtique fut foudroyé à la cime. Le chêne colossal qui atteignait plus de trente mètres de hauteur, se fendit en deux. Le bois éclata de toute part, faisant retentir dans l'air un effroyable craquement sec. Entraînées par leurs poids massifs, les lourdes branches emportèrent la moitié de l'arbre dans une chute inéluctable. Celle-ci s'effondra sur le sol

dans un fracas immonde, laissant l'autre partie érigée comme un pic solitaire et vertigineux. Les racines monstrueuses qui baignaient dans une terre gorgée d'eau, surgirent brutalement à l'air libre, se dressant comme les doigts d'un géant.

Lavées par la pluie battante, apparurent peu à peu au fond de ce trou béant la surface de quelques pierres taillées. Elles trahissaient les vestiges d'une construction fabriquée par la main de l'homme. Les fondations de cet ouvrage antique devaient être profondément enfouies dans le sol. Désormais, sa mystérieuse origine constituerait une énigme pour tout le monde.

## 4

### Dans le bureau du directeur

**L**e lendemain, Mary et Artus restèrent étonnamment perplexes lorsque la principale du collège leur remit à chacun une lettre dès la sortie du cours de français. Le directeur avait ordonné à la principale, Madame Piguelais, de leur transmettre la convocation en main propre, sans aucun intermédiaire. Elle effectua cette tâche avec un ravissement non dissimulé, espérant qu'il s'agisse d'une punition bien méritée, comme elle se délectait tant à les distribuer.

Poussée par sa curiosité naturelle, Mary ouvrit la sienne et la parcourut des yeux avec une certaine voracité.

– C'est une lettre du directeur, dit-elle en redressant la tête. On doit se rendre à son bureau après notre dernier cours !

– Il a indiqué le motif ? demanda Artus, surpris lui aussi par cette requête plutôt inhabituelle.

– Non, répondit-elle, en retournant le papier dans tous les sens, cherchant le moindre indice sur la nature de ce rendez-vous. Aucune explication !

Ce genre de petit détail qui la faisait ordinairement cogiter, la laissa cette fois-ci songeuse. Jusqu'à aujourd'hui, ils n'avaient encore jamais reçu une pareille missive. Celle-ci était rédigée de la main de Fanch Henvegh, directeur de cette école depuis plus de vingt ans.

Son bureau était situé à l'opposée des salles de cours, dans l'aile nord, la partie plus ancienne du collège de Lann Moor. En cette fin de semaine consacrée en partie aux révisions du brevet, les élèves étaient peu nombreux à fréquenter les couloirs. Ils préféraient parfaire leurs révisions aux rayons d'un généreux soleil, confortablement installés sur les pelouses grasses du parc environnant. La traversée du bâtiment leur prit à peine quelques minutes.

Le collège bâti au XVIII<sup>e</sup> siècle, évoquait l'architecture d'un ancien monastère, avec ses arcades à doubles colonnades et sa cour intérieure fleurie. L'établissement possédait également quelques logements de fonction qui offraient un hébergement confortable à un nombre limité des membres du personnel.

Arrivés sur le palier du deuxième étage, ils se dévisagèrent ne sachant quelle attitude adopter. Ils convinrent ensemble de patienter. Devant eux, se dressait une œuvre d'art, une porte massive élaborée par les mains expertes de maîtres artisans. Elle avait été assemblée à partir d'un bois sombre, à la teinte presque noire, offrant l'aspect d'une laque ancienne.

De concert, Mary et Artus s'avancèrent le plus délicatement possible, dans un silence que seul trahissait un vieux parquet élimé jusqu'à la corde. Il émettait de petits grincements, chaque fois que l'on posait un pied sur une latte usagée.

Devant eux, ils pouvaient contempler des sculptures magistrales. Elles décoraient avec goût les différents panneaux composant la porte d'entrée. Les sujets finement ciselés, illustraient différents épisodes de vieilles légendes celtiques. Sur les linteaux extérieurs, de part et d'autre de la porte, semblaient surgir des profondeurs du sol, deux immenses dragons dressés sur leurs pattes toutes griffes dehors, prêts à combattre, les naseaux encore enveloppée de vapeurs brûlantes.

La scène évoquait un combat de titan, et subjuguait littéralement Artus. Il avait gardé les yeux grands ouverts, préférant ne manquer aucun détail.

– Alors, tu frappes ? s'exclama Mary, en lui secouant énergiquement l'épaule, le faisant sortir de sa rêverie passagère.

– Quoi ? répliqua Artus passablement agacé.

– Eh bien, qu'est-ce que tu attends, vas-y, frappe ! insista-t-elle en lui désignant la porte. Elle ne va pas s'ouvrir toute seule par magie.

Artus se tourna et lui lança un regard sévère. Il hésita un court instant. C'était précisément dans ces moments là qu'il la détestait le plus. A peine avait-elle commencé à relever les

sourcils, qu'il se décida à agir. Il soupira et rechercha des yeux un endroit dépourvu de sculptures, là où il pourrait frapper sans problème. Il avança doucement le poing fermé.

Sa main effleura à peine la porte qu'un déclic sourd résonna. Un mécanisme interne venait de s'enclencher. Elle s'entrebâilla dans un silence feutré.

Artus dévisagea Mary avec des yeux exorbités, sans pouvoir comprendre ni expliquer cet étrange phénomène. Il haussa les épaules pour marquer son étonnement et s'approcha à nouveau pour réitérer son geste. La porte continua de s'entrouvrir. Elle glissa doucement sur ses gonds, comme si cette énorme masse ne représentait pas plus de poids qu'une plume. Elle semblait avoir mystérieusement deviné la présence des deux jeunes collègues.

Dans un coin de l'immense pièce, plongée dans un demi-jour, Fanch Henvegh se tenait assis derrière son bureau. C'était un homme d'âge mûr, habillé d'un élégant complet de tweed vert dont la coupe devait remonter à une époque révolue. Absorbé par la lecture d'un vieux grimoire posé sur un lutrin en pierre taillée, il semblait ne pas avoir remarqué la présence des deux élèves. D'un rapide coup d'œil, Artus nota que le bureau du directeur avait été façonné à partir de la même essence que la monumentale porte d'entrée. Ces lunettes en demi-lune posées au bout du nez, lui donnaient un air sérieux, empreint d'une grande solennité. Sans lâcher des yeux son livre jauni par le temps, il s'adressa aux deux élèves d'une voix douce et agréable.

– Approchez les enfants, dit Fanch. Vous partagerez bien avec moi une tasse de cet excellent thé ?

Il marqua un silence et continua.

– C'est un Earl Grey que me fait parvenir un ami très cher.

Manifestement, la lecture de son ouvrage le fascinait au plus haut point, et semblait reléguer le motif de la convocation à une tâche subalterne.

– C’est le directeur d’un prestigieux collège aux Pays de Galles, continua-t-il, avec la même voix posée, sans lever le regard.

Mary et Artus n’osaient prononcer aucune parole, ni effectuer le moindre mouvement, intimidés par la situation quelque peu inhabituelle. En effet, c’était la première fois qu’ils pénétraient dans cet endroit. La vaste pièce se décomposait en deux parties distinctes. D’un côté, le bureau du directeur installé sur une estrade surdimensionnée, et de l’autre, une salle rectangulaire, contenant d’immenses bibliothèques. Le moindre espace libre était recouvert de rayonnages lourdement chargés, atteignant parfois le plafond. Il y flottait une douce lumière, lui donnant un air magistral. Mary ne put retenir une grimace. L’odeur mêlée des livres anciens et du parquet parfaitement ciré, lui chatouillait désagréablement les narines.

Sans quitter des yeux l’imposant ouvrage qui occupait une bonne partie du bureau, Fanch continua à s’adresser à Mary et Artus, sur le ton le plus naturel possible.

– Vous préférez peut-être goûter ces biscuits ? dit-il. Ils accompagnent délicieusement ce merveilleux thé.

Quelque chose d’étrange dans l’attitude du directeur avait attiré l’attention d’Artus. Tout en compulsant son vieux grimoire, Fanch effectuait inlassablement un mouvement circulaire au dessus de sa tasse, avec l’index de sa main gauche. Répondant docilement au doigt, la cuillère en argent se déplaçait seule, remuant délicatement le liquide encore brûlant.

Artus n’était pas le seul à avoir remarqué ce détail. Mary lui flanqua discrètement un léger coup de coude, le faisant sursauter.

– Regarde ! murmura Mary en se penchant vers Artus. Tu n’es pas le seul à être doué pour ces petits jeux là !

D’un seul coup, comme si la conversation lui était parvenu jusqu’aux oreilles, le directeur redressa la tête en direction des deux élèves.

– Allons, ne soyez pas timides ! Ne restez pas sur le pas de la porte. Entrez et prenez place, dit-il, tout en leur désignant de la main les fauteuils occupant le milieu de la pièce attenante.

Le centre de la bibliothèque, était occupé par quatre larges et confortables fauteuils de cuir sombre, craquelés par endroit et dont il aurait été impossible d'en évaluer l'âge. Mary et Artus hésitèrent un bref instant, et avancèrent tous deux. La porte se referma derrière eux, avec autant de délicatesse qu'à son ouverture. Chaque pas sur le parquet n'en finissait pas de faire craquer les fines lattes de bois ciré.

– Tout compte fait, Monsieur, nous acceptons volontiers une tasse, dit Mary en prenant les devants.

Fanch quitta son bureau pour les rejoindre. Tout en effectuant le service du thé, il les invita à s'asseoir.

– Un nuage de lait ? demanda-t-il.

– Non merci, reprirent de concert Mary et Artus.

– Dommage !

Jusqu'à aujourd'hui, ils n'avaient jamais eu l'occasion de contempler une pareille bibliothèque, aussi fournie en livres de toutes natures et de toutes tailles. La quantité d'ouvrages qui s'entassaient sur les étagères était absolument impressionnante. Certains volumes paraissaient hors d'âge. Il y en avait de toutes les couleurs, de toutes les formes, de toutes les épaisseurs, les uns recouverts d'une couverture faite d'un cuir épais, d'autres d'une matière dont il aurait été bien difficile d'en deviner la nature.

Fanch continua son discours, tout en versant le breuvage brûlant dans les tasses posées sur la table ronde leur faisant face.

– J'avoue que vos petits exploits au planétarium, m'ont particulièrement impressionné ! souligna-t-il.

Mary s'était tournée vers Artus, en le dévisageant de son habituel regard noir. Le motif de cette convocation si soudaine devenait évident. Le retard et les exploits d'Artus n'étaient pas passés inaperçus aux yeux de tout le monde. Il était facile de

percevoir comme une expression de colère se dessiner sur son visage. La sanction du directeur allait être terrible.

– Malheureusement, nous ne sommes plus très nombreux au sein de notre petite communauté à pouvoir effectuer ce genre d’exploit, aujourd’hui ! ajouta Fanch, avec une pointe de nostalgie dans la voix. Il prit place à son tour dans l’un des fauteuils, en emportant sa tasse.

Cette dernière annonce fit l’effet d’un cheveu sur la soupe. Artus afficha une furtive marque de surprise et prit aussitôt la parole.

– Excusez-moi, Monsieur ! Mais ... vous avez bien prononcé ... « notre petite communauté », hésita-t-il.

Cette phrase pourtant anodine, n’en finissait pas de cavalier à toute vitesse dans les méandres de son cerveau.

– Permettez-moi d’insister, mais je ne me souviens pas faire partie d’une quelconque communauté ! confia Artus timidement en affichant le plus grand des étonnements.

– Je suis désolé de te contredire, Artus, mais tu en as fait partie le jour de ta naissance, et ce, malgré tous les efforts manifestés par ton père pour te cacher la vérité, ou plutôt devrais-je dire, pour ne pas avoir voulu te la révéler, ajouta Fanch en dégustant son Earl Grey.

Depuis le début de cette conversation, Mary s’était recroquevillée au fond de son immense fauteuil. Désormais, la situation lui échappait totalement, et elle sentait les événements lui passer au dessus de la tête. Elle était arrivée ici, quelques minutes auparavant, pensant recevoir une remontrance bien méritée, et voilà que les révélations du directeur lui embrouillaient le cerveau, le mettant sens dessus dessous.

– Tu apprendras mon cher Artus, que je fais également de cette communauté depuis ma naissance, tout comme toi, dit Fanch en reposant sa tasse vide.

Il recula et se cala au fond de son fauteuil.

– Ne t’es tu jamais posé la question de savoir d’où venaient tes prédispositions à effectuer ces petits tours de passe-passe ?

Cependant, je dois avouer que sans ton intervention au planétarium, les événements auraient pu prendre une tournure beaucoup plus dramatique, et de ce point de vue là, je t'en suis mille fois reconnaissant.

– Je vous assure ! Je n'ai rien fait de particulier, répondit Artus qui paraissait désemparé par les révélations du directeur.

– Ne sois pas si modeste ! A présent, je pense que tu es en droit de savoir d'où proviennent tous ces dons.

Le directeur prit une profonde inspiration.

– Ta famille, tout comme la mienne, est issue d'une très longue lignée, celle des anciens Ordres Magiques. Ils régnèrent sur les cinq provinces celtiques bien avant leurs conquêtes par les armées romaines. Ces communautés demeurèrent secrètes jusqu'au V<sup>e</sup> siècle après J.-C., et disparurent brutalement, sans laisser la moindre trace, comme volatilisées dans la nature. Ce fut également à cette époque que vécut un sorcier très puissant, connu sous le nom énigmatique de mage Noir. Il était craint par l'ensemble des familles magiques. Il avait acquis une telle maîtrise des Arts Magiques que toute la population le craignait et redoutait la puissance de sa magie.

Le directeur se dressa hors de son fauteuil et se dirigea vers la bibliothèque située en face de lui.

– Viens Artus, suis-moi.

Mary qui écoutait la conversation telle une étrangère, tourna ses yeux vers le directeur, signifiant à Artus de le suivre. Il se leva à son tour, et rejoignit Fanch Henvegh devant les rayonnages.

– Artus, je vais te donner la chance de pouvoir exercer à nouveau tes dons avec cette bibliothèque, dit Fanch en s'approchant du mur. Il y a là, dissimulée dans les étagères, une porte très étrange. Elle est dotée, non pas d'une serrure ordinaire au commun des mortels, mais d'un mécanisme très sensible, ne pouvant réagir qu'à la magie.

– Je n'ai jamais utilisé de magie, répliqua vivement Artus en effectuant un pas en arrière.

Manifestement les propos du directeur l'embarrassaient.

– Calme-toi ! Ta réaction est bien naturelle, répondit-il. Il est temps que je te fournisse quelques explications, malgré la réticence acharnée dont ton père a toujours fait preuve à ton égard. Dans toutes les époques, même les plus reculées, les descendants des Ordres Magiques avaient réussi à dissimuler la vérité aux hommes, disons « ordinaires ». Bon nombre, ont dû subir les foudres et les brimades de la population pour éviter de finir sur un bûcher. Malgré cela, la communauté des Ordres Magiques est restée soudée, et a conservé le secret le plus absolu sur son existence et sur ses membres. Ton père aussi fait partie de cette communauté, mais après le tragique accident de voiture qui ôta la vie à ta mère, il décida de bannir à tout jamais la magie de son existence, sous quelque forme que ce soit, celle là même qui ne lui permit pas de sauver sa femme. Voilà pourquoi il se refuse à l'utiliser, et surtout, pourquoi il t'en interdit l'usage.

– Comment pouvez-vous connaître cette histoire ? l'interrogea Artus surpris par la connaissance intime qu'il avait des membres de sa famille.

– Rassure-toi. Ton grand-père est un très vieil ami. Nous nous sommes connus enfant, et c'est à cette époque que nous avons découvert nos dons réciproques, sans en deviner l'origine, au départ.

Fanch Henvegh contemplait les rayons garnis de livres et approcha la main pour en caresser les couvertures.

– J'ai passé le reste de ma vie à collecter tous ces ouvrages, à récolter la moindre trace de témoignage sur l'existence des Ordres Magiques. Tu as devant les yeux, les fruits d'une moisson qui a nécessité plus de cinquante années de ma vie. Mais avant de continuer, je voudrais te montrer quelque chose d'extrêmement rare. Il s'agit d'un parchemin provenant d'un ouvrage très ancien. Il fait référence à cette sombre époque d'il y a mille cinq cents ans.

Fanch se hissa sur le bout des pieds et attrapa un cylindre de métal, placé en hauteur. Il dévissa le bouchon, et en extirpa un très vieux parchemin qu'il manipula avec précaution.

– Il raconte l'histoire d'un mage qui semblait être devenu fou. A l'aide de plusieurs de ses disciples, qu'il avait rallié à sa triste cause, il se mit à commettre des exactions dans les différentes provinces celtes, en ayant recours à la magie la plus noire et la plus sombre qui soit. Il n'avait qu'une idée en tête, en prendre le contrôle. Au cours d'un combat épique, cinq maîtres des Ordres Magiques réussirent à le contraindre et à l'emprisonner dans un lieu tenu secret, grâce au pouvoir d'un très puissant sortilège. Le texte fait également référence à un autre épisode tragique. Par la suite, la majorité des Ordres s'exila vers un nouveau monde, le Nua Domun, en utilisant une relique magique : la porte de Sidhe. Mais le plus troublant, reste un autre texte dont je n'ai pu malheureusement me procurer que quelques fragments. Il parle d'une très ancienne prophétie et cite la guerre contre le Prince Noir, relata Fanch, en ouvrant une boîte métallique posée sur une autre étagère.

Il tendit à Artus le fragment de parchemin soigneusement enchâssé entre deux plaques de verre, afin de le préserver des outrages du temps.

– Je suis désolé, monsieur, dit Artus en saisissant l'objet, mais je suis incapable de déchiffrer ce texte, c'est un langage qui m'est totalement inconnu.

– Je suis confus Artus, où avais-je la tête ! C'est un mélange de latin et de gaélique ancien. Ce sont les quatre strophes du second libelle d'une prophétie qui jadis en contenait cinq. On pourrait traduire le texte à peu près comme ceci :

*De la guerre noire viendra un fils,  
Du signe de la prophétie, il sera marqué.  
Frères de sang au destin à jamais confondu,  
Régnera celui, par qui l'autre mourra.*

– Mais laissons ces questions d'histoire de côté. Viens, il est temps de te mettre à l'ouvrage, continua-t-il.

– Quel ouvrage ? demanda Artus qui avait faussement oublié la demande première de Fanch.

– La porte secrète, lui rappela-t-il.

Artus ne pouvait plus reculer. Il n'avait strictement aucune idée de la manière dont cette porte pouvait s'ouvrir, et encore moins, de la façon d'activer le mécanisme de la serrure. Il s'approcha de l'endroit désigné par le directeur, et avança les mains, paumes en avant. Le regard de Fanch pointé sur lui le mettait mal à l'aise.

Il baissa les paupières afin d'augmenter sa concentration. Artus fit parcourir à tâtons ses mains le long des rayonnages, et s'arrêta lorsqu'il ressentit un léger fourmillement. Il en était persuadé. Il avait déjà éprouvé cette même sensation en ouvrant la porte du planétarium. Cette fois-ci, il lui semblait manipuler directement les pièces d'un mécanisme qu'il visualisait sans difficulté devant ses yeux fermés. C'était l'évidence même. Il suffisait d'aligner les différents rouages en bronze sur l'axe de métal, ce qu'il parvint à réaliser sans peine. Lorsqu'il orienta le dernier élément, un claquement résonna, et les deux pans de la bibliothèque parfaitement joints se mirent en mouvement, découvrant une pièce beaucoup plus petite.

– Bravo ! s'exclama Fanch. Je savais que tu y parviendrais.

Contrairement à la bibliothèque, cette chambre secrète contenait une collection d'ouvrages beaucoup plus anciens, ainsi qu'une multitude d'objets hétéroclites que Fanch avait fini par accumuler au cours de ses nombreuses explorations. Non seulement, ces ustensiles semblaient aussi vieux les uns que les autres, mais ils paraissaient tous dans un parfait état de conservation. Ils descendirent les quelques marches. Artus vit devant lui un guéridon.

Posé sur cette petite table ronde, était placé bien en évidence un coffret fabriqué à partir du même bois sombre que la porte d'entrée et le bureau du directeur. Il était recouvert d'un inextricable ensemble de ferrures en bronze, s'entremêlant les unes aux autres avec un réel sens artistique. Elles formaient un

imbroglio évoquant le tissage d'une toile d'araignée. A l'œil nu, il était impossible de distinguer une quelconque serrure.

– Ce coffret que tu as devant toi, renferme un objet dont la naissance remonte à plus de mille ans maintenant, dit Fanch en s'approchant d'Artus d'un pas silencieux. Il m'a été légué par mon père la veille de sa mort. C'est un objet qui a traversé les âges, depuis mes plus lointains ancêtres. Mais voilà, je me retrouve aujourd'hui sans aucune descendance, personne à qui léguer cet objet, à par toi bien sûr, lui confia-t-il.

Il tendit le coffret à Artus. Il hésita un court instant, et finit par le saisir avec fébrilité.

– Tes dons te permettraient-il de deviner ce qu'il contient ? demanda Fanch en prenant soin de laisser la question en suspens, persuadé qu'elle resterait sans réponse.

Artus scruta attentivement le coffret. Il le retourna dans tous les sens, à la recherche du moindre indice, mais rien ne pouvait le guider vers la résolution de ce nouveau problème.

Fanch l'interrompit.

– Je te rassure, même un examen méticuleux ne te permettrait pas de deviner ce qu'il contient, reconnut-il avec un léger sourire, eût-il fallu que tu y passes des années.

Il fit un écart pour se placer devant lui et le fixa droit dans les yeux.

– Utilise la magie ! affirma-t-il avec insistance.

Fanch venait de lui lancer un défi, en sachant pertinemment qu'il n'en viendrait pas à bout cette fois-ci.

Cette deuxième épreuve paraissait beaucoup plus complexe. Il était hors de question pour Artus de renoncer, convaincu qu'il trouverait la solution par lui-même. Il devait faire preuve de persévérance, sinon Mary en profiterait une fois de plus pour lui reprocher son manque de ténacité.

Il examina une nouvelle fois le coffret d'un œil méticuleux, prêtant attention à chaque détail. Un élément, même le plus anodin, pourrait lui fournir un indice sur la manière d'ouvrir cette boîte peu commune. En promenant sa main au dos, il res-

sentit comme un point de chaleur. Cela ne pouvait pas être aussi simple. Il ferma les yeux et se représenta l'image du coffret dans son esprit. Les lettres d'un mot qu'il ne connaissait pas, se dessinèrent sur ses paupières. Il osa à peine le prononcer du bout des lèvres.

– *Apertio*

Dans un mouvement rapide, des centaines de petits cliquetis retentirent, comparable à des caquètements de bec d'oiseaux. Ils se répondaient dans une curieuse parade. Après un dernier clac ! un peu plus soutenu que les autres, le dessus du coffret s'articula pour s'éclore tels les pétales d'une fleur. A l'intérieur, disposée douillettement sur un molleton de soie pourpre, reposait une pierre dont les éclats de lumière émettaient la même couleur. Artus en ignorait l'usage, cependant, il remarqua plusieurs signes étranges, gravés sur une surface parfaitement lisse.

– Je pense que j'ai réussi l'épreuve, annonça Artus en tendant la boîte ouverte au directeur.

– Très impressionnant ! s'exclama Fanch qui bafouilla légèrement sous le coup de la surprise. Il s'agit d'une rune Artus, lui confia le directeur en ôtant la pierre de son écrin, et non pas d'un simple objet divinatoire comme tu pourrais être amené à le croire.

Artus saisit la rune que venait de lui tendre Fanch. C'était une petite pierre à la teinte presque violette, parfaitement polie sur toute sa surface et légèrement translucide. Elle tenait facilement dans le creux de la main, mais son poids semblait disproportionné par rapport à sa taille. Artus l'examina attentivement, et la retourna sous tous les angles. Cet objet venu d'une autre époque le fascinait sans qu'il puisse en définir la raison exacte.

– Ce que tu tiens dans ta main est une pierre magique, provenant en ligne directe de notre ancien passé celte, le temps où régnaient encore les druides et les mages, ainsi que les autres familles des Ordres Magiques.

– Monsieur, c’est une pierre magnifique. Cependant, je ressens quelque chose ... quelque chose ... de ... de vivant en elle ! bredouilla Artus désorienté.

– C’est une remarque éminemment judicieuse mon jeune garçon, commenta Fanch. Et j’avoue que cela me rend aussi perplexe que toi.

Suivi d’Artus, le directeur soupira longuement en quittant la chambre secrète. Il reprit place dans l’un des fauteuils au centre de la bibliothèque. Son visage semblait préoccupé. Son esprit s’agitait, les sourcils froncés comme s’il ne pouvait résoudre un problème. Il hésita une longue seconde, émit un nouveau soupir et continua.

– Il y a quarante huit heures, c’était encore une pierre inerte. Une simple rune remontant à la nuit des temps, ajouta-t-il en fixant Artus.

Le ton de sa voix venait de prendre un accent plus solennel.

– Durant tous ces siècles, elle n’a jamais quitté ma famille.

Les symboles gravés à sa surface semblaient s’animer, faisant surgir parfois de légers reflets bleutés.

– On dirait qu’elle reprend vie, annonça Fanch dubitatif. Comme si la toile était en train de se reconstituer. Mais non ...c’est impossible ! Pourquoi maintenant ? se ravisa-t-il en haussant la voix.

Artus écarquilla les yeux en entendant le mot TOILE. Ce terme évoquait en lui quelque chose de curieusement familier.

– LA TOILE ! répéta Artus.

– Oui. C’est ainsi que mes ancêtres, enfin je veux dire nos ancêtres, désignaient les fils d’énergie que tissent et canalisent les forces magiques réparties dans la nature.

Pendant ce temps là, Mary était restée confortablement installée au fond de son fauteuil, en suivant cette longue conversation plus qu’ésotérique. Elle écoutait attentivement, sans réagir. Artus qui l’observait, se dirigea vers elle.

– Regarde cette pierre Mary ! dit-il, en lui tendant la rune avec enthousiasme. Elle est fantastique.

Mary se leva et avança la main pour la saisir. Ses doigts entrèrent à peine au contact de la rune qu'un brouillard se forma rapidement tout autour d'elle et se répandit en d'épaisses volutes de fumée.

La pièce dans laquelle ils étaient présents quelques instants plus tôt, s'effaça. Elle se retrouva dans un lieu absent de la plus infime parcelle de lumière. Elle leva la tête par réflexe et aperçut un ciel constellé d'étoiles. Dans la faible clarté, elle parvint à distinguer une arche de pierre finement ciselée de curieux entrelacs. Par delà son ogive gothique, apparaissaient des marches descendant vers le sol. Elle emprunta l'escalier en colimaçon, et après une dizaine de mètres pénétra dans une salle qu'elle jugea ancienne de par son architecture. Une lumière douce et irréelle inondait la vaste pièce où se répartissaient à intervalles réguliers, d'énormes piliers taillés à même la roche. Tandis qu'elle observait le lieu, elle sentit un léger frisson lui parcourir le dos. Cette vision n'avait rien à voir avec toutes celles déjà vécues. Celle-ci était terriblement vivante, à la limite presque irréelle. Elle s'avança le long de cette salle. A l'autre bout, à travers le passage d'une nouvelle arche voûtée, elle distingua une forme massive aux contours incertains. Elle aurait pu la décrire comme une sorte de pupitre, sur lequel reposait un grimoire très ancien d'une taille démesurée. Plus elle avançait, plus les contours du pupitre devenaient nets, ainsi que l'image du grimoire. Lorsqu'elle fut sur le point de l'atteindre, un cri qui n'avait rien d'humain retentit dans l'immensité obscure. Elle n'avait plus qu'une idée en tête. Fuir. Fuir à toutes jambes, aussi vite qu'elle le pouvait. A l'opposé de la salle, elle retrouva l'escalier qu'elle gravit à en perdre haleine, comme unique moyen d'échapper à ce cri monstrueux. L'escalier n'en finissait de monter. A bout de souffle, elle s'arrêta pour reprendre ses esprits et se retourna. Le décor avait changé. Elle faisait face à un couloir, appartenant certainement à une maison bourgeoise, plutôt cossue et confortable. Des tréfonds du sous-sol émergea à nouveau ce cri pro-

venant d'outre-tombe. Elle traversa le couloir en toute hâte, et se retrouva sur le perron extérieur de cet ancien manoir. Continuant dans sa fuite, elle trébucha sur le gravier de l'allée principale. La fuite et la peur l'empêchaient de respirer normalement. Elle prit une profonde inspiration et se releva, réussissant à atteindre l'entrée du domaine. Une serrure à moitié rouillée maintenait une énorme grille fermée. Elle la secoua avec rage, avec le secret espoir de la voir s'ouvrir d'un coup. C'était peine perdue. Le cri avait gagné l'intérieur du manoir. Elle se retourna avec l'angoisse de voir surgir une bête immonde d'un instant à l'autre. Le manoir semblait l'attirer inexorablement, comme s'il exerçait un mystérieux pouvoir hypnotique. Tout à coup, ce fut le noir absolu.

– Mary ! Réveille-toi ! s'évertuait à répéter une voix lui parvenant de très loin.

A demi consciente, elle reconnut cette voix. Une voix familière, celle d'Artus.

Elle ouvrit les yeux en redoutant de se retrouver à nouveau devant ce manoir. La vision du chaleureux bureau de Fanch Henvegh la réconforta.

– Eh bien, mademoiselle O'Brien, vous voilà revenue parmi nous, dit le directeur rassuré.

– Tu peux dire que tu nous as flanqué une sacrée trouille, ajouta Artus. Quand on s'est aperçu que tu délirais, on a essayé de te retirer la rune de la main. Tu la tenais tellement serrée que ça m'a pris un bon moment avant de pouvoir t'écarter les doigts pour te l'enlever. Et puis tu t'es effondrée sur le parquet, et nous t'avons assise dans ce fauteuil. Que s'est-il passé ? demanda-t-il intrigué, bien qu'il fut familier de ces rêves particuliers.

– C'est étrange ! dit Mary. Une nouvelle vision m'est apparue dès que j'ai touché la rune. Je me suis retrouvée dans une salle. On aurait dit une sorte de crypte très ancienne. Au fond, se trouvait un pupitre en pierre avec un énorme grimoire posé dessus. J'avais presque atteint le livre qu'un cri horrible a retenti dans toute la pièce. J'ai couru à toute vitesse pour lui échapper

et pour chercher une issue. A force de courir, je me suis retrouvée à l'extérieur d'un vieux manoir. Ce terrible cri n'en finissait pas de me poursuivre, jusqu'à ce que je m'évanouisse pour me réveiller ici.

– Permettez-moi cette question indiscrete, Miss O'Brien, mais vous arrive-t-il de vivre souvent ce genre de rêve éveillé ? lui demanda Fanch perplexe.

– Pas souvent. Mais celui-ci a dépassé en réalisme tout ce que j'ai connu jusqu'à présent, balbutia Mary dont la peur lui faisait encore trembler les membres.

– Le thé est encore chaud. Buvez-en quelques gorgées. Cela vous fera le plus grand bien, dit Fanch en lui versant le liquide encore fumant dans sa tasse.

– Je le crois aussi, acquiesça Mary en trempant ses lèvres dans le breuvage parfumé.

– Pouvez-vous me décrire ce manoir ? lui demanda Fanch, d'une voix posée.

– Eh bien, pas exactement, répondit Mary en marquant une certaine hésitation. Mais si je le revoyais, j'arriverais à le reconnaître sans hésiter, ajouta-t-elle avec assurance.

– Cette vision est par trop descriptive. Elle doit receler des informations importantes, affirma Fanch. Nous devons retrouver ce manoir, déterminer la nature de ce livre, ce qu'il renferme et son secret. Mais je ne vais pas vous retenir plus longtemps.

Il regarda attentivement Artus.

– Je pense que tu en serais un digne héritier ! l'apostropha le directeur.

Artus observa la rune qu'il tenait toujours dans sa main et la tendit à Fanch.

– Je ne crois pas, Monsieur. Je ne me sens pas la force d'affronter ce monde.

– Très bien ! Comme tu voudras, mon jeune ami, ajouta-t-il en reprenant la pierre. Artus ! Si tu as des interrogations

concernant ton appartenance à la communauté des Sorciers, n'hésite pas à franchir cette porte. Elle sera toujours ouverte pour toi, lui confia-t-il.

Le directeur raccompagna les deux jeunes sur le pas de la porte qui s'ouvrit d'elle-même.

– Eh bien sûr ! Pas de magie durant les épreuves du brevet, ajouta Fanch, avec une légère ironie dans la voix.

Dans le couloir de l'étage, Mary avait retrouvé tous ses esprits et ne put s'empêcher de laisser éclater sa joie.

– J'en étais sûre ! ajouta Mary qui laissait libre cours à son euphorie.

Elle effectua une large révérence devant Artus comme pour marquer sa déférence devant un haut dignitaire.

– SORCIER ! Tu es un sorcier, damned ! proclama-t-elle avec toute l'éloquence qui s'imposait dans ce genre de situation. Nous voilà en présence d'un nouveau Harry Potter, dit-elle en ne manquant pas de glisser une pointe de raillerie dans la voix.

– Arrête Mary ! répondit Artus, irrité. Tu sais très bien que ces tours de magie sont sans conséquence et parfaitement ridicules.

– Comment ! Tu appelles ça des petits tours sans conséquence ! s'interloqua Mary à pleins poumons. Henvagh t'ouvre en grand la porte de la communauté des Sorciers et voilà tout ce que tu as à dire !

– Chut ! Tais-toi, répliqua Artus exaspéré. Pas un mot aux autres élèves, et surtout pas à mon père. Jure le moi ! lança-t-il le regard sévère.

– Promis juré ...tu peux me faire confiance, soupira Mary en descendant l'escalier accompagnée d'Artus.

– Eh bien, Miss Mooney ! dit Fanch en s'adressant au lampadaire placé dans l'un des coins de la bibliothèque. Toujours le même doute envers mon jeune prodige !

La forme de l'objet se brouilla peu à peu et finit par s'estomper. Après quelques secondes, apparut la professeur d'Anglais, Miss Canice Mooney. Elle s'agitait de toute part, pour raviver ses muscles engourdis par une immobilité des plus inconfortables.

– J'ai bien cru que vous m'aviez oubliée, mon cher Fanch !

– Toutes mes excuses, ma chère Canice. Mais je ne m'attendais pas à la réaction imprévisible de mademoiselle O'Brien devant la rune, dit Fanch.

– Il y a fort longtemps que je n'ai plus pratiqué ce genre d'illusion et je commence vraiment à me sentir un peu rouillée pour toutes ces facéties, ajouta-t-elle en s'effondrant avec délectation dans l'un des fauteuils en cuir. Je ne serais pas contre une tasse de ce merveilleux thé ! insista-t-elle en relevant la tête. Ainsi que de faire honneur à l'un de vos délicieux sablé écossais. Tout ce que je peux vous dire, c'est que vous avez pris des risques inconsidérés envers ces deux jeunes néophytes.

– C'était plus que nécessaire, ma chère Canice. Il nous fallait la preuve indiscutable du potentiel magique du jeune Gwilen, renchérit Fanch. Dans le cas contraire, j'avais sous la main un sortilège d'amnésie qui a fait ses preuves à maintes reprises, dit-il en posant sur la table une assiette garnie d'appétissants biscuits dorés. Troublant, tout de même, la vision de cette Mary O'Brien, vous ne trouvez pas ! ajouta-t-il en versant le liquide désormais froid de la théière.

– Probable, ajouta Miss Mooney qui préféra mordre à pleines dents dans un petit sablé au beurre.

– Les recherches que j'ai effectuées concernant sa famille et ses proches parents ne montrent pas la moindre trace d'une descendance, ni même d'un rapport éloigné avec les Ordres Magiques. Ce qui est tout de même remarquable, c'est cette prédisposition dont elle fait preuve pour les rêves éveillés, marmonna Fanch, visiblement tracassé par cette énigme.

– Par contre, je suis prête à vous accorder que votre petit protégé a effectivement quelques prédispositions, fit remarquer

Miss Mooney. Mais de là, à devenir le grand sorcier dont parle la prophétie, il y a un pas que je ne franchirai pas, au risque de vous décevoir mon cher Fanch.

– Laissons-lui un peu de temps, ma chère Canice, dit-il, en prenant place dans le fauteuil lui faisant face. Je suis persuadé que nous verrons très bientôt de quoi est capable le jeune Artus. J'arriverai peut-être même à vous faire changer d'avis, qui sait !

– Nous verrons bien Fanch, répondit-elle avec scepticisme. Nous verrons bien ! L'avenir nous le confirmera ! dit-elle, en picorant les dernières miettes de son sablé disséminées sur sa robe bleue turquoise.